

ORIGINALITE DE LA PROVENCE AU PALEOLITHIQUE

La Provence, dans l'imaginaire des Français de cette fin du XX^e siècle, se confond de plus en plus avec la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, c'est dire qu'à la Provence historique se sont ajoutés le Comtat Venaissin et le Comté de Nice. Les Provençaux de la Préhistoire (je dis bien les Provençaux de la Préhistoire et non pas les hommes préhistoriques de Provence), ont laissé dès leurs plus anciennes manifestations sur ces terres entre Rhône, Durance, Alpes ligures et Méditerranée, les traces de civilisations si originales qu'elles ont souvent obligé les Préhistoriens à créer des noms particuliers à la région pour les désigner.

A cette constante originalité, qui ne s'est guère démentie à travers les millénaires, s'ajoutent les qualités propres de gisements exceptionnels qui comptent parmi les plus anciens de France, on songe à la petite grotte du Vallonnet (Roquebrun-Cap Martin) ou à celle de L'Escale (Saint-Estève-Janson) ; s'ajoutent aussi certains gisements qui possèdent une stratigraphie d'une très grande richesse, on songe alors aux belles fouilles de la Grotte de Fontbrégoua ; s'ajoutent également les vieilles enceintes et murs de défense comme ceux de Miouvin ou des Lauzières qui comptent parmi les plus anciens de France puisqu'ils datent du Néolithique final.

Dans ce volume d'hommages à la mémoire de notre vieil et regretté ami P.-A. Février qui aimait tant à souligner l'originalité de sa Provence, je souhaiterais montrer combien cette originalité remonte loin dans le temps puisqu'elle s'affirme durant toute la durée des temps préhistoriques. Faute d'espace, je n'étendrai cette enquête qu'aux temps paléolithiques, c'est-à-dire ceux qui vont depuis les origines jusqu'à la fin de la dernière glaciation, il y a quelque dix mille ans. Pendant cette longue durée qui dépasse largement le million d'années, la Provence présente déjà une forte personnalité culturelle qui la fait se distinguer des autres territoires qui allaient former la France.

LES PREMIERES TRACES DE L'HOMME

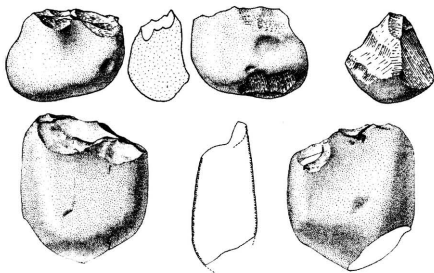
S'il n'a pas encore été trouvé, pas plus en Provence qu'en Europe, des restes attribuables à un Australopithèque ou à *Homo habilis*, il y existe des industries très primitives, longtemps méconnues, qui sont l'œuvre d'un homme plus archaïque que *Homo erectus*, auteur en Occident des industries acheuléennes à bifaces et à éclats retouchés. Ces outils « préacheuléens » sont des éclats difficiles à reconnaître parce que informes et des galets ayant subi une ou plusieurs séries d'enlèvements. En France, ces galets aménagés ne sont plus exceptionnels depuis qu'on sait les chercher et les reconnaître : ils se trouvent dans les vieilles terrasses fluviales, comme celles de la Garonne ou celles des Pyrénées orientales, dans le loess ancien d'Alsace et surtout dans les formations sédimentaires qui ont comblé les cratères des volcans d'Auvergne ou qui furent recouvertes par leurs laves. Comme ces régions, la Provence fut fréquentée par un homme, *Homo habilis* (à moins que ce ne fût déjà un *Homo erectus* archaïque du type de ceux récemment découverts au Kenya ou en Ethiopie et qui sont certainement plus vieux que 1 300 000 ans). La présence d'un tel homme est particulièrement attestée en Provence dans la grotte du Vallonnet.

La grotte du Vallonnet

Tout près de Menton, mais sur la commune de Roquebrune-Cap Martin, s'ouvre à 188 m d'altitude une petite grotte dite du Vallonnet. Un étroit couloir de quelque 5 m de longueur donne sur une salle de faibles dimensions, c'est plus une tanière qu'un véritable habitat. La stratigraphie, étudiée par H. de Lumley, révèle une histoire assez complexe : ouverte au début du Pléistocène, à moins que ce ne fut à la fin du Pliocène, la grotte connut plusieurs sortes de remplissage d'origine continentale et des ravinements et dépôts d'origine marine. Au cours de la glaciation de Günz fut mis en place un remplissage continental ; dans ces sables argileux, mêlés à de nombreux ossements de mammifères, se trouvent des outils sur galets. L'intérêt de la grotte du Vallonnet réside dans l'assemblage d'une industrie archaïque et d'une faune que les analyses et recherches diverses permettent de situer chronologiquement entre 950 000 et 900 000 ans.

L'outillage mis au jour dans ces dépôts du Pléistocène inférieur est particulièrement pauvre, mais il a le mérite d'exister et de se situer dans des niveaux qui peuvent être datés. Les éclats semblent, vu leurs dimensions, n'être que des déchets de taille des galets ; ceux-ci sont peu élaborés. On a reconnu aussi un fragment de diaphyse d'os long dont une extrémité a subi des enlèvements par percussion, l'objet pouvait servir de ciseau ou de rabot.

Des hommes, peut-être déjà du type *Homo erectus*, mais bien plus anciens que le Pithécantrophe de Java, ont fréquenté cette petite grotte sans vraiment l'habiter puisque aucun aménagement de l'espace n'y fut reconnu et que ses dimensions sont trop exigües. Ces hommes traînèrent dans cette tanière des quartiers



1. Industrie archaïque. Galets aménagés de la grotte du Vallonnet (en haut) et de la Petite Crau (d'après H. de Lumley).

d'hippopotame, d'éléphant méridional, de rhinocéros étrusque, de grand bœuf et même de baleine. Ils taillèrent, dans la grotte même, les galets qui leur permettaient de découper des lanières de chair, de défaire des articulations et de briser des os ; la présence de petits éclats provenant de la taille des galets le confirme. Consommateurs de viande, certes, les hommes du Vallonnet l'étaient indubitablement, mais comment se procuraient-ils cette nourriture ? A vrai dire nous les trouvons fort mal équipés pour affronter des mammifères aussi dangereux et puissants que le rhinocéros, l'éléphant, l'aurochs ou l'hippopotame. Aussi, nombreux sont les préhistoriens qui pensent que les hommes de cette époque très ancienne n'étaient qu'exceptionnellement de vrais chasseurs ; comme beaucoup de carnivores, ils se montraient opportunistes, suivant à la trace pendant des jours et des jours une bête malade qu'ils disputaient, après sa mort, aux charognards ou, accompagnant les carnassiers dans leur chasse, ils leur dérobaient leur proie au dernier moment ou bien encore, parcourant les rivages, ils profitaient de l'aubaine lorsque les flots abandonnaient sur les plages le corps de quelque animal marin. Que ce soit pour chasser, pour disputer aux carnassiers leurs proies ou pour débiter une carcasse de cétacé, il était indispensable que ces hommes, encore si mal équipés, se regroupent et s'organisent. Cette nécessité renforça les liens sociaux qui sont déjà très forts chez la plupart des Primates.

La Grotte de l'Escale

Cette grotte est creusée dans les calcaires néocomiens de Saint-Estève-Janson, sur la rive droite d'un vallon affluent de la Durance ; elle fut découverte lors de

l'aménagement du canal ; E. Bonifay y conduisit de nombreuses campagnes de fouille de 1960 à 1974 et en 1977. Le remplissage du Pléistocène moyen est reconnaissable sur plus de 20 m d'épaisseur. Il couvre toute la période du Mindel moyen et supérieur. L'alternance des espèces froides et tempérées permet de déterminer cinq ensembles qui pourraient se situer autour de 700 000 ans. La grotte de l'Escale n'aurait-elle que ce seul intérêt paléontologique qu'elle mériterait d'être retenue, mais il y a mieux. Le fouilleur a pu remarquer dans les couches B et G, qui correspondent à des périodes tempérées, des traces de feux qui paraissent intentionnels. Dans la couche G ce sont six emplacements de foyers, bien délimités et parfois superposés, qui furent observés. Chacun était constitué d'une couche de cendres et de charbons de bois, épaisse de 2 à 10 cm sur une surface variant de 2 à 4 m². Ces emplacements de foyers étaient situés en bordure d'un lac souterrain qui occupait le centre de la grotte. Dans la couche B, plus ancienne, les traces de feux sont moins concentrées et les aires de combustion plus réduites (1 m²) et moins épaisses, mais elles sont déjà établies en bordure du lac.

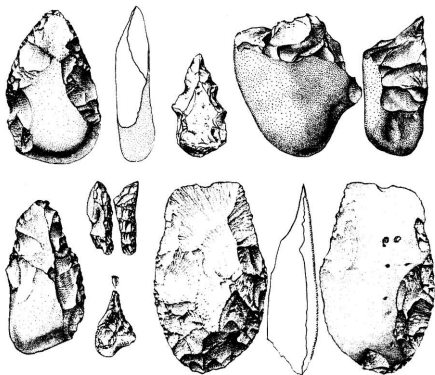
La grotte de l'Escale fournit donc le plus ancien témoignage, au monde, de la maîtrise du feu par l'homme. Dans l'état actuel de la recherche, les Provençaux de l'Escale seraient les plus anciens maîtres du feu. Le fait mérite d'autant plus d'être mis en lumière que, après la Grotte de l'Escale, c'est encore un gisement de notre région qui, à Nice, confirme cette primauté technique.

Terra Amata

Terra Amata est l'un des rares gisements paléolithiques dont le nom a franchi le cercle étroit des spécialistes, il est vrai qu'il a révélé les plus anciennes structures d'origine humaine trouvées en France... il y a au moins 380 000 ans, d'après les conclusions du fouilleur, H. de Lumley.

Sur les pentes occidentales du Mont Boron, à Nice, à moins de 500 m du rivage actuel, des terrassements avaient mis au jour une industrie attribuable à l'Acheuléen ancien. Une fouille de sauvetage permit de reconnaître une succession de dépôts du Pléistocène moyen ancien. Sur ces sables et cordons littoraux, des ossements abondants de mammifères, débités manifestement par les hommes, ont été recueillis et permettent de dater du Mindel cette faune constituée par des ours, des sangliers de grande taille, des aurochs, des éléphants (*Paleoloxodonta antiquus*), des rhinocéros (*Dicerrhinus hemitoechus*), des cervidés archaïques, des oiseaux et de nombreux rongeurs.

L'industrie lithique apparaît sous le dernier cordon littoral, dans la masse même du cordon et dans la dune qui le recouvre. Elle présente tous les caractères de l'Acheuléen ancien avec encore une très forte proportion de galets aménagés dans les niveaux inférieurs. Quelques pointes aux bords denticulés (« Pointes de Tayac ») complètent cette industrie. Les hommes qui fréquentèrent la plage de Terra Amata à différentes reprises au cours du Mindel appartenaient donc à une même culture, celle de l'Acheuléen ancien.



2. Industrie de l'Acheuléen ancien de Terra Amata, à Nice (d'après H. de Lumley).

A Terra Amata nous sommes, pour la première fois dans notre région, en présence de structures d'habitats incontestables. Les hommes établirent sur le sable de la plage des foyers et construisirent des huttes. Dans les niveaux situés sous le cordon littoral, des charbons de bois et des cendres apparaissent en quantité suffisante pour prouver l'existence de feux importants bien que fassent défaut les structures de foyers ; dans la dune, en revanche, plusieurs sortes de foyers ont été reconnues ; les uns étaient établis dans de petites fosses, de 30 à 50 cm de diamètre et de 15 cm de profondeur, d'autres étaient protégés par une petite murette « toujours située au nord-ouest », d'autres enfin auraient été dallés de pierres plates et de galets.

Selon les fouilleurs, des huttes d'un style particulier furent sommairement construites par les Acheuléens lors de leurs courts séjours sur cette plage située à proximité d'un important point d'eau. Ces huttes auraient été faites de branchages ou de perches, de 7 cm de diamètre environ, enfoncés obliquement dans le sable et reposant sur une faîtière soutenue par des poteaux ayant jusqu'à 30 cm de diamètre. Ces constructions de contour ovale auraient eu 4 à 6 m de large pour 7 à 15 m de long.

La grotte du Lazaret

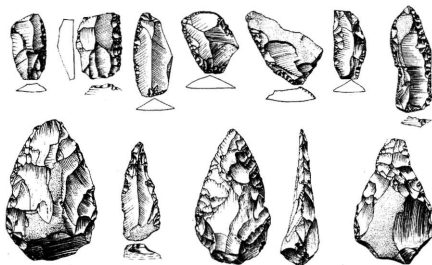
Autre gisement préhistorique célèbre de la ville de Nice, la grotte du Lazaret s'ouvre sur le versant occidental du Mont Boron. C'est une vaste cavité de 40 m de long et de plus de 20 m de large. Elle fit l'objet de fouilles par E. Rivière dès 1879. F. Octobon, entre 1950 et 1958, puis H. de Lumley, depuis 1962, poursuivirent les recherches dans cette grotte qui présente une importante stratigraphie allant du Mindel-Riss au Würm.

Les niveaux les plus intéressants sur le plan archéologique sont ceux du Riss III. Des Acheuléens, disposant d'un outillage nettement plus évolué que celui de Terra Amata, ont occupé la grotte à partir du Riss II. Ils taillaient des bifaces à base réservée ou de forme grossièrement amygdaloïde et encore des galets aménagés donnant à l'industrie un certain archaïsme démenti par la présence d'outils sur éclats soigneusement retouchés. Pour débiter ces éclats, les habitants du Lazaret appliquaient déjà une méthode savante que les préhistoriens nomment le débitage levallois. C'est un procédé complexe qui permet d'obtenir des éclats de forme prédéterminée ; il exige donc une préparation particulière et une mise en forme préalable du bloc de silex ou de quartzite avant qu'il ne soit débité (nucléus).

L'apparition de la méthode levallois dans l'industrie acheuléenne du Lazaret n'est pas cependant le principal centre d'intérêt de ce gisement niçois. H. de Lumley, qui a mis au jour dix sols d'habitats superposés, a proposé une reconstitution saisissante de l'un de ces campements, dans la couche 5. Cet habitat a été qualifié de « cabane acheuléenne ». Dans l'endroit le plus sec de la grotte avait été établi, le long de la paroi un « espace domestique » limité par des pierres et des trous de poteaux. Un mur coupe-vent en pierre sèche, de 50 cm de haut, limitait cet habitat vers le sud, c'est-à-dire vers l'entrée de la grotte.

A l'intérieur ont été reconnues des zones de concentration de minuscules coquilles marines qui vivent dans l'herbier littoral et d'os d'extrémité de pattes d'animaux à fourrure ; il était tentant d'évoquer l'existence de litières faites de varech, dans lequel étaient dispersées petites coquilles et recouvertes de fourrures auxquelles demeuraient attachées les dernières phalanges et les griffes. Sur ces emplacements, les objets de pierre et l'os sont très rares alors qu'ils se concentrent à leurs bordures. Au cours de leur séjour de quelques mois, de novembre à avril (durée déterminée par des analyses diverses dont les résultats se recourent), ces Acheuléens avaient abattu six cerfs, cinq daims, six bouquetins, un cheval, un auroch, un chamois, quatre marmottes, un lièvre et quarante-cinq lapins. Cela paraît énorme compte tenu de l'exiguïté de la cabane et de la courte durée du séjour.

Alors que le couvert végétal était surtout constitué de pins sylvestres, comme l'ont montré les analyses polliniques, les hommes du Lazaret ont systématiquement brûlé des bois de feuillus qui sont à combustion plus lente. Ces chasseurs du Lazaret nous sont donc beaucoup plus proches que ceux de Terra Amata, de 200 000 ans plus anciens. Ils savent, mieux qu'eux, chasser et débiter les grosses proies et commentent à être soucieux de leur confort.



3. Acheuléen supérieur des Sablons (d'après H. de Lumley).

Ainsi les quatre plus célèbres gisements du Paléolithique inférieur de notre région révèlent, d'une part la grande ancienneté du peuplement de la Provence (Grotte du Vallonnet), la très grande ancienneté de la maîtrise du feu (Grotte de l'Escale et Terra Amata), la très grande ancienneté des structures liées à l'habitat (Terra Amata et Grotte du Lazaret).

LA PROVENCE MOUSTÉRIENNE

Dans la France atlantique, depuis les travaux de M. Bougon et de F. Bordes, il est admis de reconnaître cinq traditions industrielles dans le Moustérien :

- le Moustérien typique riche en racloirs, présentant un débitage levallois fréquent mais ignorant le biface
- le Moustérien de tradition acheuléenne possédant des bifaces et subdivisé en deux faciès de valeur chronologique : faciès A, à bifaces nombreux, surtout cordiformes, le faciès B, apparu au Würm II, riche en couteaux à dos et en outils annonçant le Paléolithique supérieur
- le Moustérien type Quina ou Charentien, à racloirs transversaux épais, à limaces, pratiquant la retouche scalariforme mais guère le débitage levallois
- le Moustérien type Ferrassie a les mêmes caractéristiques sauf en ce qui concerne le débitage ; c'est un Charentien qui pratiquerait la méthode levallois
- le Moustérien à denticulés est une industrie pauvre dans laquelle dominent des outils encochés ou denticulés, sans formes définies.

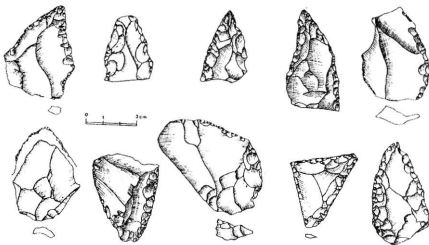
Selon F. Bordes, ces cinq traditions culturelles se maintinrent sans interférer les unes sur les autres pendant toute la durée du Paléolithique moyen.

Le Moustérien de Provence entre-t-il dans le même cadre que celui défini pour la région aquitaine, puis étendu à l'ensemble de la France et de l'Europe atlantique ? Dans l'état actuel des connaissances, on peut, à la suite de H. de Lumley, y reconnaître trois des cinq groupes définis antérieurement, mais leurs caractéristiques diffèrent quelque peu et leur position stratigraphique, dans la masse des sédiments wurmiens révèle, plus encore qu'en Aquitaine, un étrange maintien des traditions dans le même gisement pendant des millénaires ; ce qui laisse supposer l'existence de territoires contrôlés par les mêmes groupes pendant toute la durée du Würm ancien. Cette situation est donc profondément originale.

Par rapport aux divisions « classiques », on note, en Provence, l'absence du Moustérien à denticulés et du Moustérien de tradition acheuléenne.

Le Moustérien typique est reconnaissable dans plusieurs gisements provençaux : au Würm I, il est présent dans les grottes de Rigabe et de Pié Lombard et dans la station de Bois Guillotte. Toutes ces industries sont exceptionnellement riches en raclours. Celle de l'Aubesier comprend de nombreuses lames qui font de ce faciès l'un des plus élégants du Paléolithique moyen de la région.

Les faciès charentien et Ferrassie sont bien représentés en Provence dès le Würm I, sous une forme archaïque à la Baume Bonne (Quinson). Mais durant le Würm II, le vrai Charentien, qui connaît alors son plein développement dans la France atlantique, n'est pas véritablement présent dans la région provençale, à sa place on trouve une industrie d'aspect archaïque proche du Tayacien bien qu'elle soit plus récente.



4. Industrie moustérienne de Rigabe (d'après A. Defleur).

Le « Charentien type Ferrassie oriental », c'est-à-dire un Moustérien type Ferrassie présentant par rapport à celui du reste de la France quelques différences à vrai dire peu significatives (fort pourcentage de racloirs à dos amincis et présence de crans voire de vrais pédoncules sur de rares outils) est le Moustérien le mieux représenté en Provence au Würm II (Baume des Peyrards, Baume Bonne, grotte du Tonneau).

L'absence du Moustérien de tradition acheuléenne dans la région est une carence qui mérite d'être soulignée ; elle contribue à accentuer l'originalité de la Provence non seulement à cette époque mais encore plus tard car elle influe sur le développement des industries du Paléolithique supérieur.

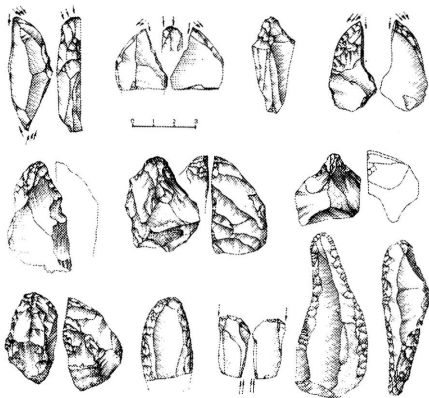
LES DEUX PROVENCE DU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR

Les derniers millénaires de la glaciation du Würm voient se développer en Europe, et particulièrement en France, les plus belles cultures paléolithiques, celles du Paléolithique supérieur, remarquables par les œuvres d'art qu'elles nous ont léguées. Durant la phase ancienne, entre 30 000 et 18 000 av. J.-C., se mettent en place l'Aurignacien et le Périgordien dont les industries diffèrent nettement malgré leur contemporanéité.

Au cours de l'évolution ultérieure des industries du Paléolithique supérieur, il apparaît vers 18 000 ans av. J.-C., une culture nouvelle remarquable par la qualité exceptionnelle de la taille et de la retouche des outils en silex. Cette industrie nouvelle, le Solutréen, occupe la France occidentale et centrale, plus exactement les régions situées à l'ouest de la Saône et du Rhône ; elle diffère suffisamment de l'Aurignacien et du Périgordien supérieur pour avoir alimenté de longues discussions sur son origine. Aujourd'hui, on croit de plus en plus à une apparition autochtone, du Solutréen en France même, peut-être plus, par une sorte de mutation que par une évolution lente et régulière. C'est un fait que le Solutréen disparaît aussi brusquement qu'il était apparu. Il cède la place au Magdalénien qui marque l'apogée de la culture paléolithique en raison de ses nombreuses manifestations artistiques. Cette brillante civilisation se développa au cours de la dernière phase de la glaciation würmienne, soit entre 15 000 et 9 000 av. J.-C.

Aurignacien, Périgordien, Solutréen et Magdalénien sont donc les subdivisions classiques du Paléolithique supérieur, telles qu'elles ont été reconnues par les préhistoriens français après bien des tâtonnements et des discussions. En ce qui concerne la Provence, comprise au sens large que nous lui donnons, ce fut le grand mérite de M. Escalon de Fonton puis de son disciple G. Onorati qui d'avoir mis en évidence la profonde originalité du Paléolithique supérieur régional par rapport à celui de la France atlantique.

Cette originalité est double ; elle apparaît dans les caractères généraux des industries et leur évolution, elle apparaît encore dans une régionalisation



5. Aurignacien II de Baral (d'après G. Onorati).

assez forte qui oppose, surtout à la fin de la période, une Provence occidentale ou rhodanienne à une Provence orientale nettement dépendante des cultures italiques.

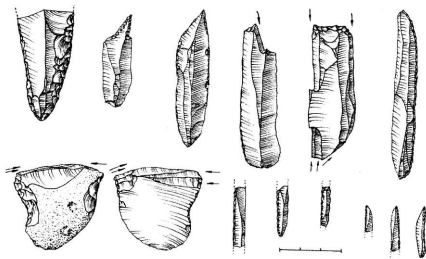
Il importe en premier lieu de noter une certaine pauvreté de la région provençale en gisements du Paléolithique supérieur. La zone littorale ne possède généralement que des gisements plus récents, épipaléolithiques et néolithiques. Cette carence s'explique facilement : au Würm III, qui est l'époque où se développent les cultures du Paléolithique supérieur, le niveau de la mer, en raison de l'extension des glaciers, était à quelque 110 m plus bas qu'aujourd'hui. Ce qui revient à dire que les habitants littoraux datant du Paléolithique supérieur sont aujourd'hui sous les eaux. Dans l'intérieur des terres, la violente érosion qui sévit au début de l'Holocène, c'est-à-dire après la dernière glaciation, détruit de nombreux gisements ou couches renfermant des restes de l'industrie du Paléolithique supérieur.

Mais aucune raison physique ne peut expliquer l'absence totale du Périgordien ancien dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Cette absence trouve peut-être son explication dans un fait antérieur : le Moustérien de tra-

dition acheuléenne est, nous l'avons vu, lui-même inconnu à l'est du Rhône, or tout incite aujourd'hui à le placer à l'origine du Périgordien ancien. Il s'agit donc bien d'un fait culturel, indépendant de tout déterminisme. A la place de ce Périgordien archaïque apparaît, en Provence orientale, une industrie aurignacienne très ancienne que G. Onoratini propose de nommer Proto-Aurignacien.

Autre carence celle du Solutréen. Cette belle industrie fait totalement défaut à l'est du Rhône, non parce que la région fut désertée pendant les quelques 3 000 ans que dura cette culture, mais parce que s'y répandit alors une industrie autre dont les origines sont italiques : l'Arénien. Bien représenté en Ligurie et issu sûrement du Périgordien supérieur, l'Arénien est chronologiquement l'équivalent du Solutréen et du Magdalénien inférieur. Il faut dire, en effet, que cette dernière industrie, qui ailleurs succède brusquement au Solutréen, est elle aussi inconnue dans notre région.

Le Magdalénien supérieur, en revanche, est représenté à l'est du Rhône, mais dans la seule Provence occidentale. A l'est d'une ligne Draguignan-Toulon commence un autre monde culturel, rattaché à l'Italie. Au lieu du Magdalénien supérieur, se développe ici le Bouverien, nommé et décrit par G. Onoratini. En bref, si nous voulons donner un tableau complet des industries du Paléolithique supérieur de la région provençale, nous sommes obligés de scinder les séries évolutives suivant les régions. Dans la Provence rhodanienne la succession serait la suivante : Aurignacien rare, puis un Périgordien final aussi mal représenté, puis l'Arénien, auquel succèdent les Magdaléniens IV, V et VI. En Provence orientale, on reconnaît : le Proto-Aurignacien (Station de la Rainaude), l'Aurignacien (Sainte-Anne d'Evenos), le Périgordien IV et V (Gratadis), l'Arénien et le Bouverien (Grotte de la Bouverie).



6. Magdalénien IV de la grotte de l'Adaouste (d'après G. Onoratini).

C'est un Magdalénien supérieur et surtout terminal qui est représenté en Provence occidentale dans les grottes de l'Adaouste et d'Unang et dans les abris Cornille et de Chinchon.

La civilisation magdalénienne, généralement si brillante dans ses différentes provinces nous apparaît assez pauvre en Provence occidentale. Les groupes qui franchirent le Rhône furent certainement peu nombreux et, au sud de la Durance, ils se trouvèrent dans un milieu différent. Le renne qui est encore présent dans la grotte de l'Adaouste est inconnu plus au sud. Ainsi, au voisinage de la Méditerranée, l'évolution du Magdalénien ne s'opère pas suivant le processus encore en vigueur dans le Vaucluse et qui conduit à l'Azilien. Ici, c'est le Valorguien qui en est l'aboutissement. Manifestement la culture magdalénienne s'essouffle lors de cette progression méridionale. Cet affaïssement pouvait être mis en parallèle avec l'absence des manifestations artistiques qui ailleurs accompagnent le Magdalénien. On ne citait qu'une seule gravure attribuable à cette époque, celle du petit bison de l'abri de Ségrîès (Moustiers Sainte-Marie) encore est-elle de dimensions modestes. Pour être complet on retenait aussi la seule sagaie gravée du Magdalénien de l'Adaouste (G. Onoradini). C'était bien peu en comparaison de la production artistique de l'Aquitaine ou des Pyrénées à la même époque mais une découverte d'une importance exceptionnelle, celle d'une grotte ornée de peintures et gravures de chevaux, bisons, bouquetins, cerfs, dans la calanque de Sormiou oblige à revoir entièrement le jugement dépréciatif porté sur le Magdalénien de Basse Provence. Cette grotte dont l'étude est à peine commencée présente, comme toute la préhistoire provençale, une originalité très marquée dans son style et les espèces représentées ; elle est la seule grotte ornée dont l'entrée est actuellement sous-marine, à quelque 35 m de profondeur ! Elle fut fréquentée par des hommes du Paléolithique supérieur vers 16 000 av. J.-C.

Nous avons peu d'éléments, en Provence, permettant de reconstituer le genre de vie des hommes du Paléolithique supérieur. Comme pour leurs prédécesseurs, l'activité principale semble avoir été la chasse, mais nous parlons de chasse et donc de consommation du chair animale tout simplement parce que les ossements sont les restes d'origine culinaire qui se conservent le mieux. Il est manifeste que les produits végétaux (bourgeons, baies, jeunes pousses) ou animaux (miel sauvage, œufs, larves) entraient pour une part importante dans la nourriture. La pêche, si développée chez les Magdaléniens d'Aquitaine, semble avoir eu moins d'importance dans la région méditerranéenne où les fleuves ne sont pas remontés par des salmonidés. La dispersion des gisements, leur faible étendue et la minceur des sols ne militent pas en faveur d'occupations permanentes : tout fait penser à des groupes peu nombreux et assez mobiles.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Atlas préhistorique du Midi méditerranéen français sous la direction de Gabriel Camps et Henriette Camps-Fabrer, 9 fascicules parus : Toulon - Nyons - Draguignan - Orange - Carpentras - Sisteron - Digne - Castellane. Paris, CNRS 1978-1990.

Gabriel CAMPS, « La Provence préhistorique », *Histoire de la Provence*, t. I, *Des Origines à l'An mil*, Rennes 1990, p. 55-167.

Max ESCALON de FONTON, « Préhistoire de la Basse-Provence », *Préhistoire*, t. XX, 1956.

Max ESCALON de FONTON, Gérard ONORATINI, « Les civilisations du Paléolithique supérieur en Provence littorale », *La Préhistoire française*, Paris, 1976, t. 1, 2, p. 1145-46.

Henri de LUMLEY, *Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen dans son cadre géologique, t. 1, Ligurie-Provence*, Paris, 1969.

Henri de LUMLEY, *Une cabane acheuléenne dans la grotte du Lazaret* (Nice), Mém. de la Soc. préhist. franç., n° 7, Paris, 1969.

Henri de LUMLEY, « Les premières industries humaines de Provence », *La Préhistoire française*, 1976, t. 1, 2, p. 766-776.

Gérard ONORATI, *Une lignée du Périgordien supérieur du Sud-Est de la France dans son cadre sédimento-climatique*. Thèse Université Aix-Marseille I, Marseille 1974.

Gérard ONORATI, *Préhistoire, sédiments, climats du Würm III à l'Holocène dans le Sud-Est de la France*. Thèse Université Aix-Marseille II, Marseille 1982.